Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 19 (1881)
Heft: 49

Artikel: Choses et autres
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-186622

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

derniers temps elle gardait en permanence à la main gauche; un éventail brisé et un morceau de miroir. Son Othello la surveillait. Plusieurs fois il avait cru surprendre des signes entre la belle Yupangué et un spectateur, lorsque dernièrement il la vit faire un pied de nez à un monsieur chauve qui la lorgnait avec instance. Persuadé que c'était un signal d'amour, il se jeta sur elle et la battit cruellement. Puis il déclara qu'il voulait partir tout de suite.

La femme se civilise avec une facilité vraiment incroyable, et, comme on le voit, très inquiétante parfois.

Il faut bien peu de chose, quelquefois, pour mettre en gaîté toute une compagnie, témoin le petit incident que nous allons raconter. Un riche propriétaire des environs de Lausanne, père de deux charmantes jeunes filles, avait fait dernièrement de nombreuses invitations parmi les parents et amis de la maison, à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire.

Travaillant ce jour-là à réparer une clôture autour de son jardin, il pensa ne faire sa toilette qu'au dernier moment, afin de pouvoir terminer sa besogne. A peine venait-il d'entrer dans sa chambre pour se « débarbouiller », qu'on vint l'appeler à la hâte pour livrer à la cuisinière les couverts d'argenterie, soigneusement serrés dans le tiroir d'un meuble du salon, dont lui seul connaissait le secret. Il se présenta là, au milieu d'une vingtaine d'invités, dans un costume on ne peut plus campagnard, et se confondit en excuses qui furent, cela va sans dire, gracieusement acceptées par tout le monde.

Mais, ô fatalité ! quand M. H. se retourna pour regagner la porte, des rires étouffés parcoururent le salon et prirent de telles proportions que toute la soirée s'en ressentit et que le pauvre amphitryon dût finir par rire aussi à ses dépens, bon gré, mal gré.

— Mais, la cause ? direz-vous.

Elle est bien simple.

M. H. avait fait confectionner par sa fermière, un grossier et ample pantalon, destiné à être passé par dessus l'autre pendant son travail et qu'il ôtait quand il descendait en ville.

Or, comme la fermière avait utilisé pour ce vêtement, de vieux sacs à farine et des fragments de toiles d'emballage, invités et invitées avaient pu lire, sur le fond du pantalon rustique de M. H., cette inscription en gros caractères :

Moulin Bornu. Et un peu plus bas : *Fragile.*

En fallait-il davantage pour désopiler la rate de tous ces gens en belle humeur, et qui avaient en perspective un excellent dîner.

Madame H., qui pense avec raison, que lorsque son mari est l'objet d'un ridicule, il en rejaillit toujours quelque peu sur elle, vient de livrer aux flammes la fatale culotte.

Connaissances utiles.

Un agriculteur dit qu'on empêche les fourmis de monter sur un arbre en traçant un cercle à la craie sur le tronc de cet arbre; jamais, dit-il, les fourmis ne franchissent le cercle.

La rédaction du journal la *Nature* confirme le fait. Elle a constaté la répulsion de la fourmi pour la raie crayeuse. Si on trace une telle ligne devant une fourmi en marche, elle recule épouvantée. Si on ferme la ligne, si on entoure l'insecte dans un cercle, il y demeure emprisonné.

Enfin, un docteur écrit que le procédé est connu en Cochinchine et qu'on a coutume d'y arrêter ainsi le passage des fourmis.

* *
*

Une Compagnie anglaise vient d'inaugurer un système de chauffage des wagons, fondé sur la propriété qu'ont les corps liquides de dégager de la chaleur en passant à l'état solide. Les bouillottes sont remplies, non d'eau chaude, mais d'acétate de soude qu'on a, au préalable, liquéfié par l'immersion dans l'eau bouillante. A mesure qu'elles refroidissent, le sel se cristallise et restitue sa chaleur latente de fusion. Les bouillottes conservent leur chaleur pendant dix-huit heures. Il y a là une idée originale et dont il appartient à l'expérience de dire la valeur pratique.

Rosset et lè z'orguès.

On brâvo menistrè dè pè La Coûta a fé veni dè pè lè z'Allemgnès dâi ballès z'orguès po sa perrotse; et avoué cé uti, dou z'homo solets pâovont férè lè quatro parties et la bassa, que cein est rudo coumoudo, kâ n'ia pequa fauta dè s'escormantsi à tsantâ lo contra, qu'on s'einroutsivè adé quand faillâi derè lo *mi* et lo *fa,* dâo tant que cein étâi hiaut. Et pi fâ tant bio oûrè lè z'orguès ! Vo vo rappelâ bin dè l'assermeintachon dâo Grand Conset, dein la granta cathédrala, quand lo valet à Marc Henri a étâ nonmâ, dè cé bio rigodon que l'ont djuï dévant d'einmodâ lo chaumo ? eh bin c'étâi lè z'orguès; mémameint que l'étâi lo cousin Daniet que lè menâvè, que l'est on tot fin po cein.

Adon quand clliâo z'orguès dè La Coûta l'ont étâ à l'église et que y'a z'u cauquon po musiquâ, n'étâi pas lo tot, faillâi on soclliârè, kâ lo musiquârè lâi pâo rein tot solet. Po cein, lo menistrè pre on certain Rosset, qu'avâi étâ grand teimps malado et qu'étâi adé tot meindro. Cé pourr'homo avâi prâo guignon dè ne pas poâi travailli et n'étâi rein loustique. Assebin quand Rodo à la Fanchette sut quoui l'étâi que devessâi allâ s'aidi po férè einmodâ clliâo z'orguès, ye fe :

— Mâ que dâo diablio cé pourro Rosset vâo-te allâ soclliâ dein clliâo gros tuyaux, li que ne pâo pas pi soclliâ po son compto !

Choses et autres.

Dans une des rues de Marseille se trouve un grand marchand d'oiseaux. Depuis le simple chardonneret et le serin, aux volatiles à plumages

étincelants venus des tropiques, rien ne manque à sa riche collection, qui attire tous les amateurs. A côté du dit magasin se trouve un pauvre oiseleur moins approvisionné et n'ayant que des espèces modestes; aussi a-t-il mis comme enseigne, en langage du pays :

C'est pas celles qu'a les plus belles plumes
que chantions le mieux !

* *
*

Un de nos abonnés nous écrit :

L'*Educateur* publie, dans son numéro du 15 novembre, une dictée faite aux examens d'automne, pour l'obtention du brevet primaire neuchâtelois, qui mérite d'être citée comme un gâchis des plus achevés. Il suffit pour s'en convaincre de lire deux ou trois fragments de ce morceau qui a pour titre : *Une chasse à l'autruche.*

Les chasseurs qu'on aurait dit emportés dans un tourbillon de poussière toute ténue et tout aveuglante, s'élancèrent couchés sur l'encolure de leurs alezans, et piquèrent droit au troupeau d'autruches qui, tout effrayées se précipitèrent vers le sud, poursuivies par l'ouragan, que leur vitesse, leur rapidité même, quelque grande qu'elle fût, ne mît pas à l'abri de ses atteintes.

Voilà donc un ouragan que la vitesse des autruches ne met pas à l'abri de ses propres atteintes !...

Les autruches qu'avaient fatiguées la poursuite continue des rebatteurs, n'avaient qu'une avance de cinq cents quatre-vingts à six cents mètres; mais animées par la rencontre de ce nouveau péril, elles n'avaient garde de rompre leurs rangs, et, redoublant d'efforts inouïs, nageant dans l'air avec leurs ailes d'une frêle envergure, on pouvait les apercevoir et on les a vues souvent courir avec une impétuosité, etc.

Les chevaux, avec cette perspicacité, ce flair qui les caractérise, semblaient comprendre qu'il fallait payer d'une suprême énergie les triomphes qu'on leur avait demandés et la réussite sur laquelle on avait compté; aussi galopaient-elles ces nobles et intelligentes bêtes, allongées sur l'éperon, fumant des nasaux, les flancs sanglants, avec une ardeur, un zèle tout ordinaire. Enfin, à divers intervalles, de droite et de gauche, les pauvres bêtes, de guerre lasse, s'arrêtaient court, le bec ouvert, les jambes frémissantes, attendaient le coup de grâce qui devait mettre fin à leurs longues et indicibles souffrances.

Il y a des chevaux qu'on aperçoit..... courir !..... Enfin, il y a des chevaux qui, d'abord « nobles bêtes », ensuite « pauvres bêtes », de guerre lasse, s'arrêtent court, et... « le bec ouvert !!! »

* *
*

Un flâneur qui passe sa vie à faire à tout propos des compliments se présentait dernièrement chez un artiste, décidé par avance à tout admirer quand même.

— Quel joli portrait vous avez là, lui dit-il, quel coloris, quelle teinte ! Mais quel air idiot elle a ? Où diable avez-vous été chercher ce modèle ?

— C'est ma sœur, lui répond l'artiste.

— Ah pardon ! mille excuses, se récrie le visiteur, j'aurais dû m'en douter.

* *
*

Mme R..., revoit son petit garçon qui a quatre ans et qui vient de passer six mois à la campagne. Elle est au moment de sortir, et porte un chapeau avec des cerises parfaitement imitées.

— Viens m'embrasser Anatole !

L'enfant lui saute au cou; puis, à peine à terre, il la prend par le bas du corps et la secoue de toutes ses forces.

— Pourquoi me secoues-tu ainsi ?

— Tiens ! c'est pour faire tomber les cerises, donc !

---

4 **Aux innocents les mains pleines.**

— Ça sera un garçon, pas vrai ? disait-il à Jeanne :

— Oui, un garçon !... J'aimerais mieux ne jamais le mettre au monde, pour que, plus tard, il ne fasse pas souffrir à une femme, ce que tu me fais souffrir à moi.

— Tais-toi, Jeanne, ne parle pas comme cela, ça me fait du chagrin !...

— Avec ça que je n'en ai pas moi du chagrin et que tu te prives de m'en donner, plus que je n'en puis porter.

— Si, ce sera un garçon, reprenait Simon, en frappant du poing sur la table ; j'en ai l'idée et mes idées ne me trompent jamais.

Et puis je veux un garçon, moi, il faut que tu m'en fasses un, ma Jeannette, et il enveloppait sa femme, tout entière, d'un long regard de tendresse; si tu veux nous l'appellerons Pierre, ou Pierrot ; ma brave femme de mère s'appelait Pierrette, elle m'a aimé ! elle m'a gâté !... malgré les taloches qui m'arrivaient de temps à autre, pour me faire marcher droit, quand j'avais envie d'aller de travers ; et, chez le bon Dieu, où elle est, ça lui fera plaisir d'avoir un petit-fils qui s'appelle comme elle.

— On l'appellera Pierre, reprit Jeanne doucement, si tu me promets de ne plus boire.

— On tâchera, fit l'homme, en se grattant le front, il n'osait promettre d'une façon bien ferme, ne se sentant pas le courage de tourner tout à fait le dos au cabaret.

En effet, Simon ne rompit point avec ses habitudes et Jeanne, réduite à la dernière des misères, accoucha pauvrement et tristement, sur son maigre lit, vu que c'était la seule chose qui lui restait, de tout ce joli ménage qu'elle avait apporté en dot, à son mari.

Jeanne devait nourrir son enfant : la malheureuse n'était point assez riche pour payer une nourrice étrangère qui aurait donné, à son garçonnet, au fond de quelque campagne, un bon lait bien calme, bien reposé, bien nourrissant.

Mais ce n'est pas tout de vouloir nourrir un enfant, il faut encore pouvoir le faire et Jeanne, une fois relevée de son grabat de misère, n'avait rien dans ses mamelles, taries par les privations, pour allaiter l'enfant qu'elle venait de mettre au monde.

Et Pierre pleurait-il, du matin au soir, et surtout du soir au matin ; alors Jeanne pleurait bien davantage, comme si ces larmes avaient dû lui redonner le lait qui lui faisait défaut.

— Qu'as-tu ? lui demandait Simon, qui n'aimait pas à voir les gens en larmes, et qui continuait à boire sa paie de chaque quinzaine, avec les bons petits camarades.

— J'ai, reprit-elle, d'un mouvement énergique et fier, que l'enfant meurt de faim, ne vois-tu pas que je n'ai plus rien à lui donner. Et la malheureuse femme frappait sa poitrine impuissante.

— Plus de lait pour le petit ?... Ah ! mais ce n'est pas drôle, ça, fit Simon, en se laissant tomber sur une chaise, à côté du berceau dans lequel reposait l'enfant chétif, qui se plaignait et pleurait sans cesse.

Le forgeron regarda sa femme, puis le petit Pierre, après cela il sortit comme une bombe.

Une demi-heure après il revenait tenant d'une main un